

Malheurs d'EMBAQUES

Vingt-quatre août ! cruel et triste jour !
Ah ! longtemps couleront les larmes auscitaines,
La Misère les met derrière ses longues chaînes
Et l'oiseau du malheur, qui piaille tout autour de nous,
Sans s'attarder dans une petite pause,
S'en ira vous dire la chose.

A peine ce matin-là

L'astre apparut

Que déjà fuyait,

Le grand jour, son voisin

Que beaucoup de pauvres gens, à l'âme toujours belle,
Virent, pour la dernière fois, à leur réveil,
Le soleil arroser le toit de leur maisonnette.

Pour la dernière fois, oui ! tout roi qu'il était,
Devait bientôt laisser l'honneur
D'éclairer notre pauvre ville,
Si bonne et si tranquille,
Aux éclairs d'un ciel plein de fureur.

Oh ! que c'est dur de penser qu'en une seule soirée,
L'on peut perdre les fruits du travail de l'année !

Tout était beau, riant, joyeux,

C'était partout la fête, partout les chansons,

Les vignes, riches et belles,

De grappes et de grains, étaient toutes garnies !

Les oisillons apeurés

Fuyaient les bruits,

ET sous les arbres tout feuillus,

Ils cachaient leurs fruits.

La vague cascadeuse

Sautait dans les ruisseaux,

Tout en faisant ses adieux,

Le ruisselet argenté,

S'en allait à travers mille fleurs,

Dans tout le Gers, comme à un rendez-vous,

L'amoureuse va en courant,

Voir son galant, à la tombée de la nuit.

« Puisque pour tant de gens, tu as creusé un seul tombeau,
EMBAQUES, ton ruisseau dut grossir bien vite !

Nature, au front sans pli, sans ride,

Tu étais bien pomponnée, et bien fraîche et jolie,

Quand fière, tu portais dans tes mains, pour longtemps,

De quoi nourrir ces pauvres gens ! »

Le front tout en sueur,

Les mains armées de pelles, de bêches, de pioches,

Nous avons dans les champs déjà bien travaillé.

Quand l'horloge sonnait midi ,
J'allais avec mon père dîner sous une treille,
Ah ! que c'était beau un repas en famille !
Dans la piquette, le pain noir trempé,
Etait pour nous tous un mets délicat.
Nous vivions pauvrement, contents de notre chère
Et nous n'aurions pas changé pour de l'or notre misère.
Nous habitions dans les maisons que bâtirent nos parents,
Heureux comme des rois, nous vivions en frères,
Et nous pensions qu'ainsi, finirait notre vie.
Mais sans s'annoncer, le malheur vint sans tarder.

L'orage le plus rageur,
Couvert d'un nuage noir,
Chargé de mille éclairs,
Eparpillés dans les airs,
Nous fit rentrer le soir, bien vite chez nous,
Contents d'être à l'abri sous notre toit.

OH ! nous n'aurions jamais pensé qu'un autre déluge,
Viendrait envahir notre pauvre refuge !
Nous ne l'aurions jamais pensé !
Nous ne savions pas que Dieu
Voulût faire une mer d'un tout petit ru !

Quand dans l'air, le vent fait gronder le tonnerre,
Et parie à lui tout seul, vouloir écraser la terre,
Dans la noirceur des nuages, passe son grand bruit,
Qui jette la peur partout,
Tout tremble et tout se tait,
Et l'ange de la mort, au malheur insensible,
Fit entendre ainsi son jugement terrible.
OH ! oui, terrible ! terrible quand il jugea, terrible quand il frappa.
« Tu vas pleurer, ville d'AUCH, lui dit-il,
Pleure, pleure,
Tes enfants vont mourir.
Bientôt l'heure va sonner,
Le ciel rouge d'enfer, va tout brûler,
Le déluge va tout éteindre, noyer, effondrer »

Cette voix à peine s'est-elle tue,
Qu'ils virent la Mort prête, là, dressée devant eux.